

ALFONSO REYES

Tous ceux qui font de la critique, j'entends avec conscience et avec amour, ont dû remarquer combien il leur était difficile de parler des hommes et des oeuvres pour lesquels ils éprouvaient une dilection particulière. Ce phénomène n'est étonnant qu'en apparence. Il est en effet relativement aisé d'expliquer ce que fait un créateur dont les préoccupations vous sont étrangères. On procède du dehors au dedans, on voit les choses de haut. On ne peut guère se tromper dans la classification, dans l'élucidation d'un sujet qui ne vous touche que d'une manière *intellectuelle*. Il n'en va pas de même quand il vous touche d'une manière *sensible*. Car alors il se produit, souvent au cours de plusieurs années, une sorte d'endosmose mutuelle; le poète préféré a poussé en vous des racines et on lui a prêté, pour mieux le saisir, beaucoup de sa propre substance. Il devient dès lors aussi difficile d'en parler que de parler de soi-même. On est, si j'ose dire, engagé dans l'aventure. Il faut donc donner des explications doubles, ce qui ne va pas sans grand'peine. Je me souviens que l'étude critique qui m'a coûté le plus de travail fut celle que je dus un jour écrire sur Jules Laforgue: parce que, l'ayant pratiqué six ou sept ans d'une façon quotidienne, j'étais aussi embarrassé d'en faire un portrait objectif que si l'on m'avait obligé de justifier ma propre existence mentale.

C'est un peu aujourd'hui ce qui m'arrive pour Alfonso Reyes. Tout ce que j'ai lu de cet écrivain m'a toujours procuré un plaisir si particulier, et chaque fois si nouveau, que je ne cherchais nullement à me le définir. Je le gardais pour moi, voilà tout. Ce n'était pas de l'égoïsme. J'aurais bien voulu, moi aussi, apporter ma part au tribut d'hommages qui lui venait de partout. A vrai dire, j'étais surtout *étonné* de l'aisance avec laquelle ces critiques expliquaient un auteur aussi subtil. Mais cette aisance avait pour moi quelque chose de suspect; ne venait-elle pas du détachement? Si l'art de Reyes les avait émus comme moi, ils eussent dû pénétrer plus avant

dans leur analyse, et dès lors se seraient trouvés devant la véritable difficulté de leur tâche. Pour moi, obligé aujourd'hui de m'exécuter, je ne le fais qu'avec infiniment de scrupule, et je prie le lecteur de ne voir en cette brève étude qu'une approximation, une suite de remarques personnelles, impuissantes par définition à cerner une pensée dont la caractéristique est d'être volatile, comme une délicate essence de poésie.

* * *

Avant tout, en effet, M. Alfonso Reyes est un poète. Pour celui qui, ne le connaissant pas, examinerait la liste (assez considérable) de ses oeuvres, cela semblerait paradoxal. Il n'a écrit que deux recueils de vers sur un ensemble d'environ quinze volumes. Il pourrait donc plutôt croire qu'il s'agit d'un critique, d'un essayiste, d'un de ces lettrés délicats et universels qui se livrent parfois au passetemps lyrique. Mais c'est l'inverse, tout justement. C'est parce qu'il se fait une très haute idée de la poésie qu'il ne l'a jamais abordée que dans des moments d'inspiration directe, irrésistible, quand l'*expression du vers* était la seule possible et qu'elle s'imposait à l'exclusion de toute autre. Et, comme on est toujours récompensé de toute contrainte par une expansion correspondante, il se trouve que son oeuvre en prose bénéficie du lyrisme accumulé en lui aux époques intermédiaires. Et c'est pourquoi la moindre page sortie de sa plume atteste, pour qui sait voir, qu'il est essentiellement et organiquement un poète.

Ce phénomène spirituel peut en quelque sorte être saisi sur le vif dans son oeuvre de chroniqueur qui, à cette heure, comporte déjà cinq volumes, réunis sous le titre général de *Sympathies et différences* (1). Il y aborde tous les sujets que lui présente l'actualité, et je ne fais aucune difficulté de reconnaître que la plupart de ces

(1)—Sans compter maint autre recueil, tel que: *Le Chasseur (essais et divagations)*; *Questions esthétiques*; *Le Suicide*; *Portraits réels et imaginaires*, *Calendrier*, et enfin cette *Vision d'Anahuac* que est une sorte de magnifique suite de poèmes en prose à la gloire du Mexique natal.

sujets n'offrent plus en eux mêmes aucun intérêt. Mais on relit avec infiniment de plaisir les commentaires qu'en fait Alfonso Reyes, parce que ces commentaires offrent toujours des points de vue personnels et originaux, qui élèvent la question sur un plan plus général et plus humain.

Tout le monde sait que, dans la chronique, les écrivains de langue espagnole atteignent à une aisance et à une virtuosité si grande que les auteurs d'aucune autre langue ne peuvent rivaliser avec eux. Le plus modeste journaliste réussit parfois des tours de force qui confondent. Et les maîtres du genre manifestent une grâce, une ingéniosité, une variété de points de vue, une philosophie légère et pénétrante qui font mon émerveillement. À toutes ces qualités M. Alfonso Reyes ajoute une chose qui bien souvent leur manque: le sérieux. Non qu'il soit lourd ou pédant. Nul n'est plus ductile au contraire, plus souple et plus aérien. Mais alors que, bien souvent, ils raillent pour le plaisir de rire, de dominer leur sujet par l'ironie, lui le traite toujours, ce sujet, jusqu'au fond. Il ne cesse pas de sourire, mais ce sourire n'a rien de caustique; il est l'expression de l'aménité de l'âme, et pour tout dire il est le signe d'un lyrisme secret. La conception que se fait de la vie Alfonso Reyes est lyrique dans son ensemble, et il lui est impossible d'entrer dans le détail sans juger d'après cette conception souveraine: qui exclut l'ironie.

Je ne saurais trop insister sur cette différence, parce qu'elle est essentielle. D'autres chroniqueurs sont certainement plus brillants: mais c'est toujours aux dépens de quelque chose qu'il y a dans la réalité de ce dont ils parlent. En l'omettant, ils peuvent plus aisément appeler l'attention sur leur personne. Alfonso Reyes s'interdit ces effets artificiels, pour aller justement chercher ce quelque chose et le mettre en valeur. Ce sont des chroniques substantielles. Elles sont volontiers aimables, pleines d'esprit et de grâce, mais on ne les achève pas avec cette impression de vide que nous laissent si souvent les acrobaties de ses confrères. Un paragraphe, une phrase, un adjectif négligemment jeté en passant nous révèlent

soudain non pas seulement cette connaissance parfaite du sujet (que certains érudits possèdent eux aussi) mais l'opération spirituelle qui lui a permis de le faire sien ce sujet, de l'intégrer dans sa substance spirituelle. Ai-je besoin de dire, après tout cela, que Reyes est un grand artiste du style? Mais ses procédés restent invisibles. Ils sont *résorbés*.

Puisque je viens de parler de l'érudition, je crois le moment venu de dire qu'Alfonso Reyes est un grand lettré, et un infatigable travailleur. On se demande même comment cet homme aimable, ambassadeur de son beau pays le Mexique, répandu et fêté dans le monde, trouve le temps de s'occuper d'autant de choses. On lui doit une douzaine d'études remarquables sur Góngora ainsi qu'une révision, définitive, des textes du grand poète, qui font de lui, avec M. Foulché-Delbosc, le premier gongoriste du temps. C'est lui qui a mis sur pied les éditions critiques de maint ouvrage de l'Archiprêtre de Hita, de Quevedo, d'Alarcón, de Baltasar Gracián, de Lope de Vega, de Fray Servando Teresa de Mier, etc. Et pour qui connaît les difficultés de ce genre d'entreprises, où chaque ligne prête à une discussion, on demeure confondu et émerveillé.

* * *

Si l'esprit poétique se fait jour dans la moindre chronique de notre auteur, à combien plus forte raison sera-ce dans les contes. Ceux du *Plan Oblique* sont d'ailleurs célèbres. Il ont paru en 1920. et il est fort dommage que le public français ne les ait pas connus alors, car il aurait constaté à quel point certaines préoccupations esthétiques, qui depuis se sont généralisées, influaient déjà sur Alfonso Reyes. À vrai dire, ces subtiles et délicates déformations, ces interférences de plans, ces éclairages inattendus, ces affleurements psychologiques, ces lueurs brèves, ces entrevues, bref toute cette magie poétique mise au service du conte et en transformant complètement l'aspect, était alors chose nouvelle. On s'en apercevra quand le volume sera traduit, ce qu'on m'annonce pour bientôt. Encore une fois, l'ingéniosité merveilleuse de la présen-

tation n'est pas ici un artifice littéraire, mais la démarche toute naturelle, intérieure, d'une imagination qui conçoit les choses sous un certain angle, dans une certaine atmosphère qui est proprement celle du lyrisme. Si Alfonso Reyes n'avait jamais fait de vers, ces contes, extraordinaires, le révéleraient un poète authentique. Mais il en a fait, et nous voici au coeur de la citadelle.

* * *

Mis a part *Iphigénie cruelle*, qui est une tentative dramatique fort intéressante et qui me fait irrésistiblement penser à celles de Goethe, de Unamuno et de Suarès, par ce mélange de philosophie, de modernisme et de sentiment de l'antiquité, nous ne possédons qu'un recueil de vers imprimé de Reyes: *Pause* (1). Mais ils sont d'une telle qualité qu'ils suffiraient à assurer son nom contre l'oubli.

Ici je retombe dans les difficultés que je disais tout à l'heure. Comment rendre compte d'une émotion? Comment expliquer le rapport qu'il y a entre certains rythmes et certaines images, et le rapport qu'il y a entre ce premier complexe et notre sensibilité? Car toute la question est là. Et avec la meilleure volonté du monde, on ne peut s'en tirer que quand il s'agit d'oeuvres fortement mélangées de prosaïsme, je veux dire de pensées, d'idées, d'oeuvres explicables, commentables.

Or, Alfonso Reyes échappe à cette sorte d'explications parce que sa poésie est absolument pure. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit inintelligible, ou exclusivement verbale. Elle est fort simple, au contraire, d'une simplicité qui va jusqu'au familier. Les thèmes sur lesquels elle s'accroche dès la seconde ligne s'évanouissent et nous ne faisons plus attention qu'aux images . . . et puis, ces images elles-mêmes passent au second plan, se dissolvent, et il ne reste plus que le rythme. Et c'est ce rythme, cette musique, à la fois éclatante et sourde, savante et puérile, qui devient, si je puis dire, l'unique

(1)—Il en existe un autre: *Traces*, mais qui se retrouve partiellement imprimé dans *Pause*, dont il constitue la première partie.

personnage du poème. Elle agit à la manière d'une incantation. Les mots sont les plus simples, les constructions les plus communes, rien d'artificiel ni de rare . . . et l'on est emporté, entraîné je ne sais où. Cette chose mystérieuse dont on parle depuis le commencement du monde sans avoir jamais pu la définir, cette chose que de grands savants n'ont jamais saisie et qui s'est livrée à des enfants, la poésie est là. Comme chez Darío! comme chez Verlaine!

Alfonso Reyes ne ressemble ni à Darío, ni à Verlaine. C'est un gentilhomme d'une courtoisie raffinée, un diplomate attentif et habile, un érudit d'une culture considérable, mais ses vers sont aussi purs, aussi frais, aussi secrets que ceux qu'ont improvisés ces chanteurs ingénus et qui n'étaient que des chanteurs et que des ingénus. Ils sont comme des fleurs infiniment fragiles écloses sur les bords du grand abîme de l'inconscient. Fleurs délicieuses!, insaisissables, mais dont il émane vers nous un parfum qui est une musique.

Francis de MIOMANDRE.

Le Manuscrit Autographe. Paris, V. No. 26,

marzo-abril de 1930, págs. 74-77.